Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 29 (1941)
Heft: 120

Artikel: Études critiques : la philosophie des valeurs selon M. Eugène Dupréel
Autor: Reymond, Marcel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380402

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PHILOSOPHIE DES VALEURS SELON M. EUGÈNE DUPRÉEL

La philosophie des valeurs s'est constituée comme telle vers la fin du XIXe siècle ; mais elle était déjà implicitement présente dans toute réflexion sur des fins, par conséquent dans le platonisme, le christianisme, etc. Historiquement, la philosophie des valeurs procède de la théologie protestante allemande au XIXe siècle et de Nietzsche ; elle dérive de la distinction kantienne entre l'usage théorique et l'usage pratique de la raison, ayant l'un et l'autre un domaine de validité différent. Hœffding, l'un des principaux représentants de la philosophie des valeurs, a nettement mis en lumière, dans sa *Philosophie de la religion*, la distinction à établir entre *connaître* et *évaluer*. Depuis lors, la philosophie des valeurs a des représentants en Europe et en Amérique ; en Suisse, pour ne parler que des morts, on peut y rattacher la *Philosophie de la religion* de J.-J. Gourd.

La philosophie des valeurs touche à toutes les sciences de l'esprit, mais particulièrement aux trois disciplines normatives : la logique, la morale, l'esthétique, ainsi qu'à la métaphysique, comprise comme une investigation de l'ultime, de l'irréductible, de l'inconditionné. Loin d'être pure subjectivité, la valeur a, en effet, un fondement métaphysique.

*
* *

Pour M. Eugène Dupréel, professeur à l'Université de Bruxelles, auteur de l'*Esquisse d'une philosophie des valeurs* [1], la question se pose un peu différemment : la doctrine des valeurs embrasse, de droit, toute la philosophie ; les valeurs sont sous-jacentes à tout, à l'existence aussi bien qu'à l'évaluation proprement dite.

L'*Esquisse d'une philosophie des valeurs* se compose de deux parties : une introduction à l'idée philosophique de valeur et une hiérarchie des valeurs.

(1) Paris, 1939 (Bibliothèque de philosophie contemporaine).

I. Introduction a l'idée philosophique de valeur

1. *Critique de l'idée de nécessité.*

Pour préparer le terrain à l'analyse des valeurs, Dupréel analyse d'abord l'idée de *nécessité*. La nécessité lie deux termes d'une proposition, deux jugements ou deux raisonnements ; si le premier jugement est vrai, le second l'est aussi *ipso facto* ; cette nécessité est conçue comme liant l'être aussi bien que le connaître. Il y a, entre ce que la nécessité lie, transport d'évidence, de vérité.

La thèse de Dupréel, c'est qu'il n'y a pas de connaissance rigoureusement nécessaire ; il n'y a que des connaissances pratiquement indéniables. « Si l'on prend la nécessité philosophique au sens strict et rigoureux, elle n'est pas ; si on la prend au sens large, elle est stérile » (p. 3). Dupréel conteste qu'il y ait un critère de la nécessité, si celle-ci est le critère du vrai.

Nécessité et détermination. On sait le lien, la quasi identité que l'on a trop longtemps affirmés entre ces deux termes, que l'analyse de Boutroux (*De la contingence dans les lois de la nature*, 1874) est venue distinguer. Dupréel, sans citer Boutroux, montre aussi que ces deux termes se limitent réciproquement. Ou bien il y a détermination, mais celle-ci entraîne la variabilité, ou il y nécessité, mais sans aucun contenu précis. « La seule pérennité sera celle d'un monde absolument quelconque » (p. 10). Le temps, la durée, en effet, n'excluent pas des déterminismes, mais bien la nécessité, pure forme logique sans réalité extérieure à notre esprit.

Qu'en est-il, cependant, des principes formels de la logique ? Dupréel prend l'exemple du principe de contradiction ; il admet que A ne puisse être en même temps, et sous le même rapport, A et non A ; ce qui équivaut à affirmer la nécessité logique, au moins à titre formel. Mais Dupréel voit ailleurs la difficulté, non plus de logique formelle, mais de logique appliquée : dans l'application du principe formel aux données de l'expérience, où il peut être embarrassant, parfois impossible, de retrouver une opposition intrinsèquement réelle, tombant sous le coup du principe de contradiction. Est-on jamais sûr d'avoir examiné une proposition sous tous les rapports ?

Nier la portée pratique de la nécessité logique, n'est-ce pas donner raison à l'intuitionnisme ? Non, car celui-ci se heurte à une autre difficulté : comment distinguer la vraie de la fausse intuition ? Aucun critère *a priori* n'est décisif ; on ne reconnaît ici, selon Dupréel, l'arbre qu'à ses fruits.

De la nécessité dans la connaissance Dupréel passe à la nécessité ontologique ou substantielle, à l'idée d'être absolu, telle que l'a exprimée Parménide. Elle renferme la nécessité ; or, « cette parenté de l'être et du nécessaire n'existe qu'à la faveur des mêmes confusions de l'ordre et de la force, du logique et du dynamique » (p. 23) contenues dans l'idée d'affirmation nécessaire.

Essayons de nous représenter les propriétés nécessaires des êtres nécessaires, par exemple l'éternité de l'être. « Etre éternel, c'est, pour un être, durer en maintenant sans interruption un minimum d'identité à travers la succession des instants et cette identité, c'est celle d'un ordre... Or, que peut être ce minimum d'identité que l'être nécessaire assure nécessairement à travers le renouvellement infini de sa durée ? » (p. 27). Aucune propriété donnée ne paraît capable d'imposer sa constance à une durée infinie.

Reste à examiner une dernière forme de la nécessité, la nécessité dynamique, la causalité, le lien de nécessité affirmé entre l'antécédent logique (qu'il soit cause ou fin) et le conséquent. La critique qu'en fait Dupréel vaut, sans changement, dit-il, si l'on ramène, avec Auguste Comte, la causalité à une simple légalité, entendue comme nécessaire.

Le mot cause peut être pris en deux sens : un sens étroit, strict, et un sens large. Au sens étroit, il désigne un phénomène antécédent entraînant nécessairement un phénomène subséquent, duquel il reste cependant distinct ; ainsi, un court-circuit cause un incendie. Au sens large, cause a le sens de raison, il désigne un lien intelligible entre deux termes.

« Il n'y a rien à objecter », écrit Dupréel, « à cette proposition : *tout phénomène a une cause*, si l'on entend par là une cause quelconque *indéterminée*... Ce que nous venons de marquer par là, c'est une juste distinction entre la *détermination* en général, et une certaine espèce de détermination à base de nécessité, le *déterminisme* proprement dit des controverses courantes... A la détermination par la cause, il faut substituer un *déterminisme probabiliste* (1), plus souple, plus progressif et plus rigoureusement soumis au donné dont il s'agit de rendre compte » (p. 35-36). S'il y avait rigoureuse continuité de la cause à l'effet, ils seraient indiscernables l'un de l'autre ; il faut donc qu'ils soient séparés par un *intervalle*. C'est là que viennent se loger des causes adventices, qui entravent ou modifient l'effet de la cause initiale ; les événements intercalaires peuvent être favorables, défavorables ou indifférents. Ainsi, ce que le défenseur de la nécessité appelle cause n'est plus que l'une des conditions de l'effet, mise en évidence pour des raisons pratiques. Nier la nécessité dynamique revient à affirmer une discontinuité, un intervalle entre la cause et l'effet. La nécessité causale est le passage à la limite d'une probabilité plus ou moins grande. « Expliquer un phénomène, c'est dresser son cadre de probabilité » (p. 44).

Est-ce ouvrir la porte à la contingence ? Non pas, car celle-ci suppose une part attribuée à la nécessité. « Le Hasard est le diable du dieu Nécessité » (p. 46). Dupréel, avec son probabilisme, renvoie dos à dos nécessité et contingence. « Rien n'est déterminé et tout est, indéfiniment, déterminable » (p. 47).

Affirmer un fait ou un jugement comme probables, c'est affirmer une dualité de l'ordre logique et de l'ordre dynamique, dualité dans laquelle aucun des deux n'a le primat. Dupréel n'est ni un hégélien, ni un empiriste.

(1) Cf. Eugène DUPRÉEL : *Valeur et probabilité*, Revue internationale de philosophie, Bruxelles, I, p. 622-638.

La critique de la nécessité que fait Dupréel rappelle sur beaucoup de points celle de Boutroux, dont elle n'a pas toujours la précision. « Ou nécessité sans déterminisme, ou déterminisme sans nécessité : voilà le dilemme où nous sommes enfermés » disait Boutroux. (*De l'idée de loi naturelle...*, p. 59).

Il nous paraît fondé, en effet, de limiter la nécessité au *formel*, lequel comprend la logique pure, les liaisons mathématiques, c'est-à-dire les êtres de raison ; la nécessité, forme de notre esprit, ne s'applique pas comme telle au donné expérimental. Mais ébranler toute nécessité est erroné ; ne serait-ce pas, d'ailleurs, infirmer toute assertion, y compris celle qui nie la nécessité ? Comme M. Arnold Reymond l'a montré, notamment dans *Les principes de la logique et la critique contemporaine*, le principe d'identité et celui de non-contradiction gardent un caractère absolu, en tant que conditions de vérité.

La nécessité étant ainsi limitée au formel, le champ de l'expérience s'offre avec assez de virtualités pour que nous y apparaisse, dans sa diversité et son imprévu, le monde des valeurs.

2. *L'ordre, l'acte et leurs synthèses.*

La notion d'ordre est liée à celles de connaissance, de détermination et de nécessité. S'il régnait dans l'univers une nécessité souveraine, ou un déterminisme strict, il n'y aurait qu'un ordre unique, absolu.

La notion d'ordre s'éclaircit par l'analyse du désordre. Bergson en a montré la nature dans *L'Evolution créatrice* : le désordre n'est autre chose qu'un ordre autre que celui que nous attendions; seulement nous exprimons ce que nous trouvons dans la langue de ce que nous cherchons, d'où la forme négative du mot désordre. Sans citer Bergson, Dupréel reprend les conclusions de cette analyse : relativité de l'idée d'ordre, pluralité de l'ordre. « Il n'y a pas d'ordre unique, dont ce serait la tâche du philosophe de le découvrir, il n'y a jamais que des ordres multiples déterminés mutuellement par des correspondances de leurs termes... » (p. 56).

Ce vide d'ordre, ces intervalles, reconnus précédemment entre les causes et les effets, sont le lieu de l'action, du dynamisme, qui vient s'ajouter au logique.

Action et ordre sont ainsi deux réalités inséparables, mais irréductibles. « *Il n'y a pas de primat* », écrit Dupréel (p. 64), « la dualité de l'ordre et de l'acte est, pour l'analyse philosophique, une sorte de *plafond logique*, au-delà duquel l'obscurité, au lieu d'achever de se dissiper, va de nouveau s'accroissant. »

Tout ce qui est intelligible relève de l'ordre ; le dynamique en est le complément, non rationalisable. Il vient remplir les intervalles de la discontinuité. La structure binaire du plafond logique enveloppe un probabilisme, non seulement *de facto*, dans notre connaissance, mais *de jure*, dans le donné lui-même.

En écartant la nécessité du monde non formel, en ne retenant du détermi-

nisme que la possibilité de déterminations *a posteriori*, Dupréel a préparé le terrain d'un probabilisme valable pour l'être aussi bien que pour le connaître. C'est sur ce terrain que vont nous apparaître les valeurs.

3. *La valeur en général.*

Définition de la valeur : « Les valeurs sont... des synthèses d'ordre et d'activité, consistantes par l'ordre qui s'y maintient, précaires par les conditions de force qui sont nécessaires à ce maintien que l'ordre à lui seul ne saurait assurer » (p. 105).

Les deux caractères fondamentaux de la valeur sont la *consistance* et la *précarité*. Dupréel le montre par divers exemples.

La valeur morale tout d'abord. En quoi consiste le mérite d'un acte moral ? Un homme honnête se distingue d'un homme sans scrupules en ce qu'il n'est pas asservi à ses propres intérêts, mais place au-dessus d'eux une règle, laquelle tient compte des intérêts de tous, et non des siens propres seulement. La conduite de l'homme honnête ne varie pas au gré de ses intérêts ou de ses caprices, elle a une consistance propre ; la conduite déréglée est inconsistante.

Mais la conduite morale requiert du sujet agissant une fermeté, une force supérieures à la conduite immorale ou amorale. Elle est un acquis ; elle a donc moins de chances de se rencontrer fréquemment que l'autre ; en un mot, elle est précaire.

La consistance des valeurs tient à l'ordre qu'elles établissent, leur précarité à la force qu'elles impliquent pour établir et maintenir cet ordre. Ainsi nous retrouvons le plafond logique : dualité irréductible de l'ordre, de la structure, d'une part, de la force, de l'acte, de l'autre.

Dans l'ordre économique, une récolte de blé ou de vin a une valeur qui tient aux besoins qu'elle peut satisfaire, directement ou par échanges ; la consistance d'un bien est d'autant plus grande qu'il se prête à satisfaire des besoins plus variés ; mais la production d'une telle valeur économique est d'autant plus précaire, difficile qu'elle aura une utilité plus grande.

Pour le sens commun, ce qui est consistant est, par là-même, rigoureux, assuré d'être, donc non précaire. Mais la critique faite de la nécessité dans le donné expérimental montre que la liaison nécessaire entre consistance et non-précarité est précisément un désir de nos cœurs, non une donnée préalable. L'affirmation nécessaire se limite au formel ; elle n'a pas de contenu matériel ; de ce point de vue, elle est inconsistante. « *Ce qui est nécessaire est inconsistant, d'où il suit qu'aucune valeur ne saurait être nécessaire* » (p. 95). Aucune valeur, en effet, ne peut être purement formelle. Jamais une valeur n'entre toute seule dans notre champ d'expérience ; elle est entourée d'autres valeurs, jugées supérieures ou inférieures. Il y a donc un monde des valeurs et des relations entre ces valeurs. Les valeurs sont relatives ou corrélatives

en ce sens qu'on n'en peut poser une isolément ; mais il n'en est pas moins d'ultimes, pratiquement absolues.

Opérations sur les valeurs.

Les sujets agissants peuvent effectuer sur les valeurs deux opérations différentes : le *transport* et la *promotion.*

B a une valeur qui découle de celle de A ; ce qui vaut en B est produit ou change selon que A est produit ou change ; B est fonction de la variable A ; reconnaître cette relation, c'est effectuer une opération de transport. Le calcul, le syllogisme, la logique formelle, en général, sont des opérations de transport de l'évidence et de la vérité.

Je reconnais la valeur d'une œuvre d'art, d'une recherche scientifique, d'un effort moral. Dans cette détection, je me livre à une opération de promotion de valeurs. Ces dernières ne sont pas alors rattachées par équivalence à d'autres valeurs dont elles seraient des fonctions ; elles sont posées comme des valeurs supérieures à celles dont on les distingue. Une philosophie de la nécessité sacrifie la promotion des valeurs, comme celle de l'immédiat sacrifie le transport des valeurs... en droit du moins, car, en fait, l'une et l'autre se livrent à des actes de contrebande. Tandis que les opérations de transport sont caractéristiques de la science, celles de promotion sont proprement philosophiques.

Jugements de réalité et jugements de valeur.

Dupréel ne pouvait pas ne pas aborder ce problème. L'intention de ceux qui établissent cette distinction peut être soit de reléguer les valeurs dans le subjectif, soit, au contraire, de leur faire reconnaître une nature spécifique.

« Plus d'un philosophe », dit Dupréel, « a fort bien reconnu qu'il n'y a que des jugements de valeur ; mais en faisant pour notre compte cette constatation, nous croyons pouvoir en même temps sauver ce que la distinction avait de fondé et de pratiquement avantageux » (p. 112).

« *Le jugement dit de valeur est plutôt ou plus directement une opération de promotion de valeur, et le jugement dit de réalité est, au principal, une opération de transport* » (p. 112). Mais notre auteur reconnaît qu'il y a toujours quelque chose de l'un dans l'autre et réciproquement. Son point de vue est tout à fait convergent avec celui qu'expose M. Arnold Reymond dans *Les principes de la logique et la critique contemporaine* (p. 23 et suiv.) : tout jugement est à la fois jugement d'existence et de valeur ; mais la distinction entre ces deux types de jugements est mieux exprimée en les appelant respectivement *monovalent* et *bivalent* : « les premiers considèrent leur objet comme doué d'une seule valeur ou modalité d'existence, tandis que les seconds envisagent leur objet comme susceptible de revêtir deux valeurs ou modalités opposées d'existence » (p. 26).

Si l'on remarque avec M. Henri Miéville que la bivalence déborde le champ

de la valeur (en tant que celle-ci enveloppe un critère de supériorité et d'infériorité qualitatives), on pourra distinguer alors entre jugements axiologiques et jugements non axiologiques ; mais, sur le fond même du débat, la remarque de Dupréel et de M. A. Reymond subsiste : un jugement de réalité (attribution d'une propriété, d'une qualité) est déjà en un sens un jugement de valeur, bien qu'il ne soit pas nécessairement la détermination d'une valeur, liée à une préférence.

Notons encore l'opposition suggestive qu'établit Dupréel entre les philosophies *critiques* ou *explicatrices* et les philosophies *édifiantes* ou *valorisantes*. Les secondes paraissent plus vivement préoccupées par les valeurs et s'appliquent à les montrer consistantes ; les premières, moins immédiatement soucieuses de la pratique, de l'action, voient mieux la précarité des valeurs supérieures. Du moment que le capital des valeurs n'est pas une constante, ces philosophies mesurent mieux l'importance de la promotion des valeurs, alors que les premières, dont l'intention est de valoriser, s'en tiennent en fait à des opérations de transport, à partir d'un capital censé fixe des valeurs.

II. La hiérarchie des valeurs

1. *La promotion des valeurs.*

Nous allons passer en revue la hiérarchie des valeurs, en allant des moins consistantes et des moins précaires à celles qui le sont le plus : les choses, la matière, la vie, le social, le psychologique, enfin les valeurs absolues.

Les *choses* sont des valeurs ; l'ordinal s'y présente comme formes, dimensions, durée, le dynamique comme potentiel, impulsion, élan ; la consistance des choses se manifeste en ce qu'elles ne changent pas comme leurs attributs ou leur manifestation phénoménale ; mais les choses sont précaires parce que sujettes à la destruction ; en outre, leur découpage est fonction de la perception et des intérêts du sujet. Décrire la consistance des choses, c'est exposer le mécanisme de leur *consolidation* ; on y voit qu'il n'y a pas d'ordre qui n'ait son histoire.

La *matière* elle-même en tant que substrat des choses, discontinues et particulières, est une valeur, une synthèse d'ordre et d'activité, avec le double caractère de la consistance et de la précarité. Sa consistance (relative, s'entend) n'est pas contestée communément, mais bien sa précarité (alors que c'est le contraire pour les valeurs supérieures). Mais la matière n'en a pas moins sa précarité : inséparable de l'énergie, elle n'est nullement inerte. Dans la mesure où l'on parle d'une matière *déterminée*, il y a précarité.

La *vie* se présente maintenant à nous dans la hiérarchie ascendante des valeurs. Tandis que le biologiste se livre à des opérations de transport de la valeur, le philosophe s'attache à la promotion de celle-ci ; il en montre la consistance et la précarité, indique dans quel cadre de probabilité la vie se manifeste.

L'être inanimé varie avec son milieu ; « sa consistance est toute dans une certaine forme de retardement de l'écoulement universel » (p. 149). L'être vivant est doué de spontanéité ; il a son ordre à lui, son activité propre ; mais il a besoin d'une consistance plus grande que l'inanimé pour résister aux forces hostiles.

Le petit volume de matière vivante, en regard de la masse de matière inorganique présente dans l'univers, met en lumière le caractère précaire de la vie ; « la suprématie exorbitante de l'homme paraît bien être, au point de vue du destin de la vie sur la terre, un signe de sénilité » (p. 149-150).

La vie se ramène, selon Dupréel, à des phénomènes de *consolidation*. Il entend par là l'ensemble des opérations par lesquelles on peut expliquer la production des choses et des êtres. La matière résulte d'une consolidation essentiellement spatiale ; celle de la vie est spatiale et temporelle ; les êtres vivants sont liés à des périodicités naturelles : jour et nuit, saisons, et cependant, ils ont à leur égard une consistance propre ; ils ont, dans une certaine mesure, la possibilité de s'affranchir de ces dépendances spatio-temporelles. La vie est accession à un surcroît de consistance et de précarité. La valeur *société* ou *association* est intimement liée à celle de la vie ; elle paraît même à Dupréel aussi primitive que la vie.

Le rapport social ou influence (unilatérale ou réciproque) de deux êtres ou groupes d'êtres peut être positif ou négatif : positif dans le cas de la propagation de valeurs (éducation, émulation, etc.), négatif dans le cas de leur destruction (guerres, conflits, antagonismes de toute espèce).

L'individualité. Après les choses, les êtres vivants et leur société, vient la troisième émergence : celle de l'*individualité*, entraînant le phénomène de la *connaissance*. Cette individualité, qui affleure chez certains animaux, est surtout le fait de l'homme. Nous verrons que l'individualité tire sa primauté sur le social du fait qu'elle est la condition d'aperception des valeurs supérieures.

L'individualité ou *personnalité*, avec sa capacité d'autonomie, est une valeur supérieure aux valeurs vitales en ce qu'elle requiert une consistance plus grande (plus grande liberté à l'égard du milieu ambiant) ; par voie de conséquence, l'individualité comporte moins de chances de se manifester que la simple vitalité : d'où sa précarité plus grande aussi.

La *connaissance* est, elle aussi, supérieure aux valeurs vitales, et pour la même raison : elle libère l'individualité de la tyrannie de l'actuel par la mémoire du passé et la prévision de l'avenir ; elle l'affranchit aussi d'une stricte localisation spatiale.

La connaissance suppose un sujet et un objet ; une fois acquise (sans que ce soit jamais définitif, bien entendu), elle devient relativement indépendante de l'un et de l'autre ; elle ne varie pas avec les caprices et les besoins du sujet, elle subsiste même si l'objet (par exemple, un monument) est détruit. Mais elle est particulièrement précaire, par ses conditions de réalisation, comme il arrive toutes les fois qu'une consistance supérieure est constatée.

Pour comprendre la nature de la pensée comme valeur, il faut montrer comment l'activité du sujet arrive à établir un rapport de correspondance avec l'objet, puis comment la connaissance a un destin détachable de cet objet et de ce sujet. Nous avons là un nouvel exemple de consolidé de succession. La vie psychologique marque, pour Dupréel, un niveau d'être supérieur au social (1), lequel, sous sa forme première, est d'ordre biologique. Le social garde cependant une grande importance comme condition indispensable de développement psychologique.

On aura remarqué que la hiérarchie des valeurs établie par Dupréel affirme la subordination du supérieur à l'inférieur du point de vue des conditions d'apparition, d'existence, mais nullement sur le terrain même de la valeur ; il n'y a là aucune réduction du supérieur à l'inférieur, ainsi que le matérialisme moniste la pratiquait. Les valeurs supérieures peuvent ne pas apparaître, faute de circonstances favorables ; mais elles représentent une succession d'émergences, au sens d'Alexander, irréductibles par essence aux valeurs qui leur sont inférieures. J.-J. Gourd avait montré déjà que l'urgence et l'excellence se placent aux deux extrémités de l'échelle des valeurs.

2. *Les valeurs absolues.*

Reconnaître une valeur, c'est la distinguer d'une autre valeur, en montrant qu'elle n'est pas fonction de cette dernière.

« Une valeur est *relative* lorsque sa consistance est fonction de la consistance d'une autre valeur préalablement reconnue » (p. 200).

Une valeur *absolue* serait indépendante de toute autre ; elle serait au sommet de la hiérarchie.

Y a-t-il de telles valeurs ? Celles qui sont communément affirmées comme telles sont le bien, le beau, le vrai.

Comme sa consistance ne dépend de celle d'aucune autre valeur, la valeur absolue sera obtenue, décelée par une opération de promotion, non par une opération de transport. Elle exige le sacrifice, partiel au moins, de valeurs inférieures. Elle est donc éminemment précaire ; d'autres valeurs peuvent en effet nous retenir plus directement, se faire préférer aux valeurs supérieures.

Valeurs morales. La vie morale a ses degrés : d'un stade instinctif purement biologique, elle s'élève à la connaissance de la règle en vigueur dans une société donnée ; la valeur s'attache à l'acte conforme à la règle, elle-même expression des besoins de la société, que Bergson appelle close.

Au stade supérieur, la règle doit être observée parce que bonne en soi. La

(1) Le positivisme nous a habitués à penser la réalité sociale comme la plus complexe ; cela est vrai du point de vue méthodologique ; mais la valeur respective du social et du psychologique n'est pas tranchée par cette remarque. La philosophie des valeurs a le mérite de fonder la primauté du psychologique sur le social, de la personnalité sur la collectivité, en montrant que seule la personnalité, et non la collectivité comme telle, accède aux valeurs absolues.

justice a une valeur intrinsèque, et non seulement pratique, dans telle ou telle circonstance.

C'est l'antagonisme des règles qui amène à épurer la valeur morale, à la libérer de tout intérêt individuel ou collectif. La valeur absolue devient alors valeur universelle ; elle est indépendante de toute autre, elle vaut pour tous les esprits. Les valeurs universelles ne sont que valeurs ; elles ne sont garanties que par ceux qui les reconnaissent comme telles : leur précarité tient à la consistance exceptionnelle qu'elles requièrent de ceux qui les respectent.

Valeurs esthétiques.

Elles se présentent aussi au cours d'un développement de la conscience dont les étapes sont les suivantes :

1. phase du plaisir ou de l'attrait immédiat,
2. phase de la correction, de la règle ; discipline du goût,
3. phase du sentiment de la beauté pure.

Le beau est ici saisi directement, indépendamment des règles, des préférences collectives, de la mode. La perception directe du beau donne au sujet un sentiment de sécurité, qui lui permet de braver à la rigueur l'opinion. Mais cette pure beauté, qui n'est plus soutenue par le respect strict des règles, est éminemment précaire : elle suppose des âmes capables de la goûter directement.

Les valeurs de connaissance pure. La vérité.

La promotion des valeurs de connaissance met en lumière les étapes de la connaissance : satisfaction de besoins biologiques, puis d'exigences sociales ; la connaissance a alors le caractère d'un trésor collectif.

Perceptions et croyances communes sont des valeurs relatives, liées à leurs effets pratiques. La vérité, au contraire, ne dépend d'aucune autre valeur et, à ce titre, doit être appelée une valeur absolue ; peu importe qu'elle comporte des applications ou non, qu'elle soit dite utile ou nuisible ; elle vaut par elle seule. Mais, pour y atteindre, il faut dépasser le plan purement biologique et social, atteindre à l'autonomie de l'individualité, de la personne.

La vérité a sa consistance propre en ce qu'elle ne dépend pas de l'utilité ou des convenances de la vie sociale ; de là aussi, comme ailleurs, sa précarité, car rares sont les hommes capables de s'élever au-dessus de l'intérêt biologique et social.

Le pragmatisme a ravalé la vérité au rang de l'utile, méconnaissant ainsi grossièrement l'étage des valeurs absolues.

Ainsi, les valeurs morales, esthétiques et cognitives se manifestent à trois niveaux différents :

1. biologique,
2. social,
3. psychologique.

Elles restent relatives aux deux premiers niveaux, mais prennent le caractère de l'absolu au troisième.

La valeur absolue est celle sur laquelle l'accord des esprits est possible en droit ; mais, en fait, le consensus ne peut être un critère de la valeur absolue. L'idée de la valeur absolue exclut celle d'un critère suffisant de la valeur ; la valeur absolue est celle qui n'a pas de critère extérieur à elle-même.

Indépendantes de toute autre valeur, les valeurs absolues ont une consistance maxima. Mais ce fait même diminue, du point de vue de la probabilité, leurs chances d'apparition ; aussi sont-elles éminemment précaires. Pour qui voit la chose d'assez haut, cette précarité est, selon notre auteur, non une imperfection, mais une perfection.

Quels sont les rapports des valeurs absolues entre elles ? Selon Dupréel, elles sont irréductibles entre elles ; de plus, seul le vrai jouit d'une unicité parfaite ; le beau et le bien ne peuvent être unifiés chacun dans sa sphère ; toute réalisation du beau et du bien implique le sacrifice d'autres formes de ces valeurs, ce qui n'a pas lieu pour le vrai.

Valeurs complémentaires. Ce sont celles qui tirent leur importance de leur qualité de *condition de réalisation des valeurs supérieures* : les valeurs de représentation, de réalité, de foi.

L'activité de conscience ne commence pas directement avec la recherche du vrai ; avant la science, il y a des représentations d'une réalité donnée ; il faut qu'il y ait conflit de représentations pour que surgisse l'idée d'une vérité épurée.

Il en va de même de la réalité ; on n'arrive à la vérité qu'au travers d'une conception épurée de ce que le sens commun met sous ce terme.

La valeur de foi, de croyance n'est pas, pour Dupréel, « l'expression directe, adéquate et exclusive d'une réalité absolue » (p. 264) ; elle est un cas particulier de la valeur de représentation et de la valeur de réalité. La foi religieuse a pour mission de venir au secours des valeurs menacées ; or, les plus précaires sont précisément les trois valeurs absolues : le vrai, le beau, le bien. La religion concourt à leur conservation, à leur affirmation, comme le montrait déjà Harald Hœffding. Il s'ensuit que les valeurs religieuses sont des valeurs d'activité avant d'être des valeurs de connaissance.

Que le divin soit ainsi, entre autres choses, ajouterons-nous, une valeur complémentaire commune aux trois valeurs absolues revient à affirmer un commun dénominateur à celles-ci, à défaut d'une valeur absolue unique.

Conclusion.

La philosophie a une tâche à la fois supérieure à celle de la science par ses fins, et inférieure par ses ressources. Elle doit coordonner l'ensemble des valeurs, apprécier les fins auxquelles elles tendent. Elle doit remettre en cause toutes les conventions, revenir en tout au risque du point de départ. Elle exige une suprême consistance et, de ce fait, entraîne une plus grande précarité : l'accord à son sujet, ses chances d'être respectée sont moins grandes que celles de la science.

Sans se désintéresser de la pratique, la philosophie ne doit pas viser d'emblée des fins pratiques : ce serait ramener la valeur absolue de vérité à une valeur relative d'utilité. On peut agir efficacement et utilement sans posséder une connaissance irréprochable. Investigatrice du monde des valeurs, la philosophie a besoin de liberté, de gratuité, sans jamais rompre le lien avec le monde où les valeurs peuvent être combattues et affirmées.

* * *

Terminons cet exposé par quelques remarques critiques, s'ajoutant à telle ou telle faite en cours de route.

Le sens donné par Dupréel au mot valeur est double : il désigne d'une part tout ce qui existe, d'autre part, une réalité où entre en ligne de compte l'activité du sujet humain. Ne faut-il pas choisir, limiter le champ de la valeur à ce qui peut entrer dans l'activité d'un sujet humain, faute de quoi la philosophie des valeurs se confondrait avec l'ontologie ?

Le postulat métaphysique de cette philosophie est l'affirmation de l'imperfection du monde et de sa possibilité de perfectionnement, lequel toutefois n'a rien de nécessaire, ni de continu. Dans un monde parfait, la valeur, étant partout réalisée, resterait implicite ; dans un monde imparfait, les valeurs sont à la fois promues et menacées.

Cette manifestation des valeurs est éminemment l'œuvre de personnalités qui émergent du plan biologique et du plan social (sans rompre tout contact avec eux). C'est de là que découle le droit de la personne à n'être pas absorbée par la collectivité.

Dieu est le lieu des valeurs comme l'espace est le lieu des corps. Mais, ici encore, nous retrouvons la dualité du statique et du dynamique, des *valeurs constituées* et de la *valeur constituante* ou impulsion à la valorisation. La première de ces réalités n'enveloppe pas la seconde, mais, une fois donnée la seconde, on retrouve la première. C'est dire que l'absolu est non dans un système constitué de valeurs qui serait donné comme immuable, mais dans la tendance même à la valorisation. Cette tendance, toutefois, s'exprime par la constitution de valeurs qui, pour n'être pas immuables, n'en ont pas moins une certaine permanence ; en pareil cas, la conservation, la défense des valeurs s'imposent au même titre que le devoir de laisser la porte ouverte à des créations et à des détections nouvelles.

La philosophie des valeurs a le mérite de nous faire voir le monde et l'humanité dans leur misère aussi bien que dans leur grandeur ; elle ne mène pas à un pessimisme ou à un optimisme systématique. Que les valeurs supérieures ne soient pas d'avance assurées de l'emporter ne fait que rendre plus urgent l'effort soutenu que nous devons à leur service.

MARCEL REYMOND.